

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 44

Artikel: Les maris
Autor: Marie-Jeanne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189477>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les maris.

Des idées, faits et gestes de l'époux que le Ciel m'a octroyé, et de nombre de ses amis, il résulte ceci, quant à messieurs les maris en général :

Que la femme est née pour être leur esclave.

Que le diner doit être prêt au moment juste où ils entrent dans la maison.

Que le chapeau d'une femme peut être ajusté sur la tête aussi vite que le chapeau d'un homme.

Que nous pouvons nous habiller en une minute, et que la secousse violente, imprimée à la sonnette par la main de monsieur, peut avoir pour effet de nous faire apprêter plus vite.

Qu'ils savent tout faire mieux que nous, même nourrir les enfants et tisonner le feu.

Qu'ils sont les seigneurs de la création. (De beaux seigneurs, en vérité !)

Que rien ne saurait être trop bon pour eux. (Quand bien même vous placeriez devant eux un rôti fumant, ils grommelleraient encore et se plaindraient que vous ne leur serviez jamais que de la viande froide.)

Qu'ils connaissent notre âge beaucoup mieux que nous ne le connaissons nous-mêmes.

Qu'ils peuvent inviter à leur table autant de personnes qu'il leur convient. (Mais si nous invitons seulement notre mère, ou si nous prions une sœur ou deux de venir passer un mois avec nous, il n'y a plus de paix à attendre aussi longtemps qu'elles demeurent dans la maison.)

Qu'on peut apprendre la musique sans s'y exercer et qu'ils doivent s'élancer hors du salon et fermer la porte violemment dès que nous commençons à chanter ou que nous promenons nos doigts sur le piano pour jouer la dernière polka.

Que dormir après le diner aigüise la conversation.

Qu'ils connaissent mieux que nous la robe et le chapeau qui nous vont le mieux.

Qu'il est bon de faire pleurer une pauvre femme parce qu'un stupide bouton de chemise vient à manquer. (Quelques hommes croient, en vérité, que leurs femmes coupent avec intention leurs boutons de chemises ; j'en juge par la manière brutale dont ils les maltraitent en pareil cas.)

Qu'il ne nous est pas permis de nous évanouir, ni d'avoir la moindre attaque de nerfs, car les hommes, alors, de nous dire : « Ma chère amie, ne vous rendez pas ridicule ; » ou encore : « Vous êtes assez jolie pour ne pas recourir à ces bêtises-là ! »

Qu'on peut tenir une maison sans argent, et si nous nous risquons à en demander, nous rencontrons toutes sortes de mauvaises mines, de sombres regards, et nous nous attirons des réponses agréables comme celle-ci : « En vérité, madame, vous serez un jour ma ruine. »

Que les chambres n'ont jamais besoin d'être nettoyées, ni les tables d'être frottées, ni les tapis d'être battus, ni les meubles d'être renouvelés, ni les canapés d'être recouverts.

Que rien, en un mot, n'a le droit de s'user, ni de se gâter, ni de se briser, mais que tout doit durer toujours.

Qu'une pauvre femme ne doit jamais avoir de

plaisir, mais qu'elle doit toujours, toujours, rester seule à la maison et avoir soin des enfants.

Que, si elle émet le simple vœu d'aller au théâtre, il faut saisir cette occasion pour en faire le sûr prélude d'une querelle.

Que ses filles peuvent apprendre la musique, le dessin, la danse et tous les autres arts d'agrément sans le secours d'aucun maître.

Que les dépenses d'une maison n'augmentent point avec l'accroissement de la famille, mais qu'on peut entretenir six enfants avec le même budget qui suffit à un seul.

Qu'aucun homme n'est complet sans son cercle ou son café, et que moins une femme voit son mari, plus elle doit devenir amoureuse de lui.

Que c'est un plaisir pour nous de veiller et l'attendre...

Dix lignes d'*et cætera* !

MARIE-JEANNE.

Choses et autres.

La première fois que tu dineras chez les parents de celle que tu te proposes d'épouser, disait une mère à son fils, observe la façon dont elle s'y prendra pour enlever la croûte du fromage. Si, méticuleusement, elle n'enlève qu'une pellicule, c'est une avare. Ne t'engage pas. Si, négligemment, elle enlève la croûte avec beaucoup de fromage, c'est une prodigue. Ne te déclare pas. Mais si, sans affectation et soigneusement, elle coupe juste entre le fromage et la croûte, déclare-lui ton amour. Ce sera une excellente ménagère.

Voici, d'après un philosophe, quelles sont les principales préoccupations de la femme durant son existence : A quatre ans, elle pense aux bonbons ; à sept ans, son unique souci est sa poupée ; à treize ans, elle rêve jour en nuit à son petit cousin ; à dix huit ans, elle caresse l'idée du mariage ; à vingt-cinq ans, elle gâte son bébé ; à trente-cinq ans, elle est préoccupée de son premier cheveu blanc ; avec la quarantaine, arrive la première ride et les soucis qu'elle engendre ; à cinquante ans, elle pense... au passé ; enfin à soixante ans, la femme ne pense plus qu'à son directeur spirituel.

Nous laissons au philosophe la responsabilité de ses observations, et le soin de s'expliquer avec ces dames.

Sous le titre *L'Esprit des femmes et les femmes d'esprit*, Stahl vient de publier un livre pétillant de finesse et de malice. On en pourra juger par ce passage où il traite de la beauté chez la femme :

« Quant à la beauté, elle doit être non seulement extérieure, mais aussi intérieure : le beau visage qui ne recouvre pas une belle âme, n'est jamais parfaitement beau ; il n'est alors que joli, il n'est pas beau. Stahl dépeint ainsi les beautés insupportables qui n'ont ni intelligence, ni sentiment ; c'est un de ses tableaux les plus frappants de vérité :

« Il y a presque toujours une ou deux de ces beautés dans un salon. Elles y passent et y repassent avec des mouvements d'une grâce monotone et régulière, si constamment la même, qu'elles fi-